



*Petit Courrier des Dames.*

*Rue Meslée N.º 25.*

*Robe de Tulle garnie de Bouillons de Bande d'Argent et de fleurs Coiffure de  
Jeune Mariée, Exécutée par M. Ferdinand Croizat rue de l'Odéon.*



PETIT  
COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 67.  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LORSQUE le héros triomphateur des Gaules ceignait sur son front orgueilleux la couronne de lauriers, son cœur palpitait à l'espérance d'une gloire immortelle, une noble fierté animait son regard, et son sourire victorieux semblait déjà répondre à l'hommage de l'univers. Ce ne sont point les mêmes émotions qui viennent agiter l'âme de la jeune Églé, lorsqu'elle revêt sur sa tête la couronne de roses qui forme sa



parure, et cependant son cœur bat aussi; il bat, mais ce n'est point par l'ambition de subjuguier, ce n'est que par le désir de plaire; ce feu qui brille dans ses jolis yeux n'est que celui d'une innocente coquetterie, et ce sourire charmant n'est peut-être que le sourire d'une naïve espérance.

Mais pour les femmes, les roses sont les lauriers, les grâces sont les victoires, et sous leurs couronnes de fleurs, sous leurs diadèmes de plumes, elles obtiennent des succès où la vanité puise souvent sa gloire, et où le cœur trouve quelquefois son bonheur.

Gloire et bonheur attendaient la jeune Églie au bal du duc de \*\*\* : sa beauté, sa toilette lui assuraient un triomphe bien éphémère sans doute, mais la présence de son jeune époux lui promettait un bonheur réel, auquel devait succéder encore le bonheur du lendemain, le bonheur de tous les instans de sa vie..... C'est ainsi du moins que dans ses douces illusions, la jeune femme envisageait l'avenir..... Elle était à peine mariée depuis quinze jours..... Églie avait conçu l'idée de se former un costume de bal aussi gracieux qu'élégant, en entremêlant dans ses bruns cheveux la rose brillante aux modestes fleurs d'oranger, qui, peu de jours auparavant, avaient ombragé son front, elle voulait, en attirant les regards d'Ernest, par le goût et la fraîcheur de sa jolie toilette, rappeler encore à sa pensée ce jour de félicité, ce jour où, parée de la couronne virginale, sa bouche timide avait prononcé le vœu d'être à lui, tandis que son cœur ratifiait en secret le doux serment de n'aimer jamais que lui. Un regard d'Ernest lui fit entendre qu'il avait compris son intention; Églie fut charmante; elle dansa à ravir. Églie voulait plaire à tous, car elle savait que ses triomphes ajouteraient au bonheur de son ami, tant il est vrai que les femmes rapportent tout à l'objet de leur affection, et que cette même coquetterie qu'on leur reproche si injustement, est souvent inspirée par la sensibilité la plus exquise.

---

Les barettes remplacent les petits bonnets, et sont devenues les coiffures que l'on porte chez soi. La plupart sont en gaze blanche, quelquefois on pose entre les côtes de gaze des fleurs détachées et placées irrégulièrement. Les *scabieuses* nous ont paru les fleurs les mieux choisies; leur couleur mo-



deste s'accorde parfaitement avec la simplicité de ce genre de coiffure.

Quelles robes, quels chapeaux verrons-nous paraître à *Longchamp* ? Voilà où se bornent aujourd'hui toutes les questions que les femmes adressent aux couturières et aux marchandes de modes, mais le secret de ces dames reste impénétrable. En attendant que l'oracle ait prononcé, nous devons nous borner à ne parler encore que de simples redingotes en *gros de Naples*, boutonnées sur le devant et garnies de deux ou trois rouleaux de satin. Avec ce négligé, on porte toujours des chapeaux forme ronde en *velours plain* ou en *gros de Naples*.

En dépit de l'holocauste du bœuf gras qui marquait autrefois le terme des plaisirs du carnaval, les invitations de bals se succèdent sans interruption. Une dame nous disait hier qu'elle avait décidé quelle serait sa parure pour la sixième soirée dansante où elle avait promis de se rendre.

La disposition variée des garnitures des robes de bal, et la pose des guirlandes en fleurs détachées exercent donc encore le génie des couturières et des coiffeurs; il en résulte que les robes de soirée pour les dames non dansantes, sont toujours d'une élégance parfaite. Nous parlerons entre autres d'une robe en tulle, ornée de trois petits chefs en satin blanc brodés en lames d'acier : les draperies du corsage nous ont paru du goût le plus nouveau et le plus gracieux.

D'autres robes qui paraissent généralement adoptées pour les grandes soirées sont en gaze cachemire, ornées de différentes guirlandes en feuilles d'or brochées dans la trame.

#### LE MANGEUR D'OPIUM EN ANGLETERRE.

Les voyageurs modernes qui ont visité Constantinople, parlent d'un Turc qui prenait tous les jours une dose de sublimé, et qui ne s'en portait pas plus mal; peut-être ce gourmand d'une nouvelle espèce vit-il encore. L'Angleterre vient de nous donner le pendant de cet original. C'est un

mangeur d'opium qui a porté la gourmandise jusqu'à prendre, en un seul jour, 8,000 gouttes de laudanum. Cet exemple est bien plus remarquable que le premier, parce qu'il a donné lieu à une biographie infiniment curieuse qui a déjà eu trois éditions à Londres, et qui porte le titre de *Confessions of an english opium-eater*, Confessions d'un Anglais mangeur d'opium, Londres 1823, troisième édition. Le gourmand anonyme y fait un récit très-ingénu des progrès de sa passion pour l'opium, des extases dans lesquelles l'a transporté ce breuvage oriental, et des peines cruelles qui ont suivi ses ivresses passagères. Quoique l'ouvrage porte le cachet de la vérité, le contenu en est si extraordinaire, que l'on a douté si les choses qui y sont racontées ont eu réellement lieu. D'un autre côté, il était difficile de croire qu'un auteur eût voulu tourmenter son imagination à inventer des choses aussi bizarres, et à jouer si long-tems un rôle pénible dont il n'existe point de modèle. On a donc fini par croire que le mangeur d'opium existe réellement; on dit qu'il s'appelle de *Quincey*, et qu'il ressemble à une momie, tant son corps est desséché par la force de l'opium, tandis que son esprit conserve toute sa vivacité. Son livre prouve qu'il en a beaucoup, et qu'il sait décrire et analyser avec beaucoup de talent les sensations singulières que lui seul a éprouvées. Il paraît être né avec de grandes dispositions naturelles que l'éducation a contrariées, ou que le sort ne lui a pas permis d'appliquer à des choses utiles. Ayant perdu ses parens dans sa première jeunesse, il fut sous la dépendance d'un tuteur qui le mit dans une école, mais refusa de le faire étudier dans un collège. L'anonyme voyant son espoir déçu, se dégoûta de sa position, et s'enfuit dans le pays de Galles avec dix guinées dans sa poche. Quand cet argent fut dépensé, il se mit à écrire des lettres d'affaires pour les paysans, et des billets doux pour les jeunes filles; cette ressource étant venue aussi à manquer, il chercha fortune à Londres. Il y vécut d'abord de la manière la plus misérable, ce que l'on sera d'autant plus disposé à croire, lorsqu'on saura qu'il vécut quelque tems des charités d'une fille séduite, qui tirait un triste parti de ses charmes. Il paraît que ce fut le désespoir de se voir le rebut de l'humanité, qui engagea cet homme singulier à s'étourdir sur sa position affreuse par l'usage de l'opium, auquel il s'habitu



peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin les plus fortes doses fussent devenues pour lui un besoin presque indispensable. Cette boisson fatale lui donnait d'abord les momens les plus heureux; c'étaient des ivresses de huit à dix heures de suite, dans lesquelles l'esprit, loin d'être offusqué par les vapeurs du liquide, comme dans l'ivresse produite par les liqueurs spiritueuses, s'éclaircissait, et jouissait des perceptions les plus vives : les passions se calmaient, toutes les facultés intellectuelles gagnaient plus d'intensité, enfin c'était un état de bonheur auquel on ne peut comparer rien de ce que nous connaissons. Mais, hélas ! que les suites de ces extases étaient affreuses ! du suprême degré du bonheur, l'âme était replongée dans les sombres vapeurs de la mélancolie, et s'affaissait sous le poids de son malheur. Le délire le plus singulier s'empara de son cerveau. « C'était, je crois, dit-il, en 1817, que cette manière d'être devint une source de calamités pour moi ; la nuit, quand j'étais couché sans pouvoir dormir, de longues processions défilaient devant mon lit ; ces apparitions étaient aussi lugubres et solennelles que pouvaient l'être les spectacles qui se passèrent sous les yeux d'Œdipe, de Priam, ou des habitans de Tyr et de Memphis. Une singulière analogie s'établit entre mon sommeil et l'état de veille ; tous les objets dont je m'étais occupé pendant que j'étais éveillé, m'apparurent en songe avec toute la vivacité d'un événement réel ; comme tout ce que touchait Midas se changeait en or, de même tout ce que je pensais devint le sujet d'une apparition pour moi. J'éprouvais en même tems une oppression et une profonde anxiété qu'il serait impossible de décrire : chaque nuit il me semblait que j'étais plongé dans des abîmes sans fin, entre des rochers entassés les uns sur les autres jusqu'à l'infini, et, en me réveillant, je ne croyais pas encore en être sorti. Tous les objets prenaient dans mon imagination des formes et des proportions gigantesques, l'espace devenait incommensurable, le tems même se prolongeait, il me semblait avoir vécu soixante-dix à cent ans dans une seule nuit ; quelquefois dix siècles me paraissaient s'être écoulés en songe.

» Les moindres événemens de l'enfance, et des scènes oubliées des années suivantes, revenaient fréquemment à mon esprit. Je ne puis pas dire que je m'en sois souvenu ; si, dans l'état de veille, on m'en eût parlé, je n'aurais pas cru les

avoir jamais éprouvées moi-même ; mais à mesure que dans mes rêves les événemens se passaient devant moi , et réveillaient toutes les sensations qu'ils avaient excitées , je reconnaissais ces intuitions. Une personne de mes parens m'a dit que , dans son enfance , étant tombée dans l'eau , elle faillit se noyer , et que dans ce moment toute sa vie se retraça avec les plus petits détails dans son souvenir , comme dans un miroir , et qu'alors elle fut capable de saisir d'un coup d'œil le tout et ses parties : je le crois d'après l'expérience que m'a donnée l'opium , et je suis bien convaincu qu'il n'est pas possible que l'esprit humain oublie jamais quelque chose ; mille accidens peuvent tirer un voile entre notre conscience actuelle et les impressions faites sur notre esprit , d'autres accidens pourront faire disparaître ce voile , mais les impressions restent : il en est d'elles comme des étoiles qu'un nuage peut dérober à notre vue , et qui n'en continuent pas moins d'exister.

(*La suite au numéro prochain.*)

## ANNONCES.

### MA PAULINE.

ROMANCE.

Paroles de J.-F. Chatelain, musique de M<sup>me</sup> A. M. Fodor.

« Vivent les dames pour bien sentir l'expression d'un morceau de musique ! Aussi il n'y a rien à mon avis de plus gracieux , qu'une romance chantée par une femme. » Telle est l'exclamation que fit hier M. S\*\*\*, après avoir entendu chanter , par une jeune et jolie personne , M<sup>lle</sup> Emma Lemesle , élève du Conservatoire , la romance que nous annonçons. M. J.-F. Chatelain ne s'est pas contenté de nous offrir ses couplets gracieux accompagnés d'une musique harmonieuse et parfaitement adaptée au genre du sujet , il a aussi voulu satisfaire les yeux , en ornant sa jolie romance d'une lithographie due au crayon habile de M. Gailliot. Le sujet de cette lithographie est une rose soutenue par des Amours ; c'est sans doute sous cet emblème que l'auteur des paroles a imaginé de représenter celle qu'il peint dans les couplets suivans :

Si vous aimez tendre sourire,  
Regard modeste , abord charmant ,



Si vous aimez qui vous attire  
 Par les grâces du sentiment,  
 Si vous aimez bouche jolie,  
 Blancher de lis, fleur de beauté,  
 Si vous aimez douce gâlté,  
 Ah ! vous aimerez mon amie !  
 Si vous aimez gentil corsage,  
 Port délicat , léger maintien,  
 Si vous aimez tendre langage,  
 Doux parler , aimable entretien,  
 Si vous aimez candeur divine,  
 Esprit naïf, cœur innocent,  
 Si vous aimez amour constant,  
 Ah ! vous aimerez ma Pauline !

Cette romance se trouve chez M. Dufaut et Dubois , marchands de musique , boulevard Poissonnière, n° 10, où sont les éditeurs. Prix 2 fr.

## SECOND THÉÂTRE-FRANÇAIS.

### *La Femme Innocente ; les Deux Distracts.*

Le Second Théâtre a fait son carnaval, et tandis que son frère aîné poursuivait sérieusement le cours des représentations de l'*École des Vieillards*, il a donné deux pièces qui ont eu le privilège de faire rire, et d'attirer la foule; il est vrai qu'on a eu le soin de les donner toujours avec *Luxe et Indigence* et *les Scandinaves*.

*La Femme innocente*, malheureuse et persécutée est une espèce de parodie, une imitation burlesquement outrée d'un grand nombre de nos plus beaux, ou si l'on veut, de nos plus ridicules mélodrames. M. Gilles de Pontoise, qu'on appelle aussi M. Gilles de Rougemont, et qui lui-même avait fait force mélodrames avant de s'être moqué du genre, comme il avait écrit le roman des *Amans missionnaires* avant d'avoir composé le *Petit Dictionnaire libéral*, est l'auteur de cette parodie. Son plus grand mérite est d'attaquer avec raison, quelquefois avec esprit, un genre qui finira par tuer la tragédie en France, si la tragédie ne consent pas à descendre au mélodrame.

*La Femme innocente*, jouée depuis long-tems sur un autre théâtre, a été fort bien accueillie à l'Odéon, grâce à la semaine qui vient de s'écouler. *Férocior-Thénard*, qui, en son particulier, dit-on, n'est rien moins que féroce, remplit fort



bien son rôle; mais on n'a jamais vu une plus horrible caricature que celle de la mère *Michel* représentée par Ménétrier. *Edouard-Sombrina* serait laid à faire peur, s'il n'avait pas le talent de faire rire. La sensible et malheureuse *duchesse Milea* a aussi quelque chose de fort sentimentalement risible.

*Les Deux Distracts* sont deux vieux militaires auxquels l'âge et des éclats d'obus ont tellement dérangé certaines facultés intellectuelles, qu'ils oublient à l'instant ce qu'ils viennent de dire, de faire et de voir l'instant qui précède; l'un prend l'habit de son camarade pour le sien, l'autre s'installe dans la maison et croit être chez lui-même; celui-ci veut mettre son fils aux arrêts pour avoir reçu la visite de sa maîtresse, et il l'enferme dans l'appartement où cette maîtresse vient de se retirer; celui-là provoque en duel l'amant de sa fille, et comme l'autre, c'est dans la chambre même de cette fille qu'il l'envoie et qu'il l'oublie pendant plus d'un quart-d'heure, enfin il n'est sorte de situations comiques ou plaisantes que les distractions de nos deux militaires n'amènent successivement jusqu'à ce qu'ils consentent à unir les mains de leurs enfans, ce qu'ils ne font pas encore sans deux ou trois distractions qui terminent la pièce.

La représentation d'une pareille folie sur un de nos Théâtres Français, n'était pas excusée par le succès qu'elle a obtenu du vivant de son auteur sur le théâtre de Vienne, où elle fut jouée, dit-on, plus de cent fois. Mais les traducteurs de cette pièce de Kotzebue, n'ont pas attaché plus d'importance qu'il ne fallait à leur ouvrage, ils l'ont donnée comme une imitation, ou plutôt comme une traduction littérale d'une comédie allemande que le carnaval pouvait rendre supportable, et pour être plus sûre de son succès, ils ont mis dans cette traduction tout le goût de style et tout l'esprit qu'on devait attendre d'hommes qui ont déjà prouvé leur talent par d'autres ouvrages plus remarquables. *Les Deux Distracts* sont écrits avec une élégance et une facilité qui décèle, dans MM. Benjamin et Tévolé, des poètes distingués et qui n'en sont pas à leur premier succès. Leur nouvelle comédie survivra sans doute à la semaine joyeuse du carnaval, et tant qu'on l'y verra elle est sûre d'y exciter les ris et la gaieté.

Le ministre de la maison du roi vient d'accorder une représentation au bénéfice de M. Victor. On ne sait encore quelle sera la composition du spectacle qui, dit-on, sera fait pour exciter vivement la curiosité. La tragédie des *Scandinaves* devant faire partie de cette représentation, nous attendons que l'époque en soit fixée pour donner sur la pièce l'article que nous avons annoncé.

MM.

A ce Numéro est jointe la Planche 203.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, N° 46, au Marais.